Otto Schneid,
Papers

Granovsky, Samuel
about

2:11

(Cowboy)
GRANOVSKY Samuel M Pstll., P, G

gb. ~~Paris~~ in einem sibir. Dorf 1890, als
Kd. Waise, noch Kind, Maschinenarbeiter in
Krivorog (Jekaterinoslaw), war dann in
Rssld. nomadisiert. Pfdhdlr., mit
14 J. n. Odessa, Schule u. Hafenarbeiter,
ganz Rssld.
Dtschld. Span., Portug., Fkr., Ital.
Balkan, Türkei
machte die Revolution in Rssld. mit.
Seit 1920 ständg. Paris.

Marinas: El Cowboy de Montparnasse,
„Revista" (Mexico)

Prosper Rivard: sam. Gran., La Liberté 2. Juli 39

Profil d'un " MONTPARNO "

Un matin (qui sait pourquoi l'on part de si bonne heure quand le voyage excèdera la journée !), le petit Sam, à peine âgé de dix ans, quittait la chaumière de sa mère, la plus pauvre entre les plus pauvres, et partait dans la direction du Sud.

Chaque année, le printemps qui transformait l'aspect glacé de son village sibérien en un court paradis brillant et parfumé, éveillait dans l'âme de l'enfant, adorateur des formes et des couleurs, le désir poignant de connaître les pays où brille le soleil et où la mer d'azur vient baigner les grèves d'or.

A cette heure, où, son père mort, Sam, agé de dix ans, commençait à être un petit homme au regard de ses huit petits frères, cela devenait pour lui non plus un plaisir mais un devoir de partir pour le vaste monde.

Et le petit, seul, par un des derniers jours glacés de la fin de l'hiver, partit de son village blanc à la conquète du monde, cherchant du travail et du pain.

A Moscou, il s'arrêta juste le temps nécessaire pour gagner par son travail quelques roubles qu'il put envoyer à sa mère, le temps de voir les belles choses, d'admirer la pâleur des saints cloués sur les icônes d'or; il brûlait d'aller au delà. Obstinément, à petites étapes, travaillant un mois pour continuer son chemin, travaillant un an pour avoir un mois à consacrer à l'étude et au travail, il poursuivait sa route vers la mer.

La douceur du petit Sibérien s'armait de volonté, de même que son âme frèle d'enfant encore souffrant de la nostalgie des baisers maternels et du foyer abandonné était enfermée dans un corps précoce que les privations, le froid, le travail avaient développé.

Les mines, les entrepôts, les routes à terrasser le virent passer, travailleur taciturne et songeur, se dirigeant vers le sud : après quatre ans, il atteignait enfin Odessa, face à la Méditerranée, la mer qui donne naissance au printemps de l'Europe.

L'enfant de quatorze ans était alors un homme; il n'avait dans ses poches de malheureux que quelques crayons et du papier sur lequel il aimait à retracer les images qui l'avaient frappé le long du chemin. Tous les musées visités dans les villes qu'il avait traversées lui avaient permis de choisir inconsciemment ses maîtres et son idéal.

Le soir venu, les mains noircies par le travail, l'enfant se reposait avec ses compagnons. Avec eux, il buvait et chantait; une étrange douceur était dans ses yeux; il se sentait obscurément heureux parce que riche de spiritualité, et le travail brutal n'étouffait pas en lui l'immatérialité de l'esprit.

La mer, avec son odeur, son chant, sa couleur, l'attirait. Le désir le prit de beautés plus grandes, de plus larges horizons, et il partit mousse sur un navire.

Agile, durci à toutes les fatigues, il aima la vie du bord avec ses silences, les escales joyeuses et les tristes départs des ports d'Asie et d'Amérique.

De l'Asie, il prit l'amour pour la couleur intense des femmes qu'il se plaisait à dessiner sur les planches du pont, sous la lumière des étoiles de tous les ciels. D'Amérique, il rapporté le goût de l'audace et de force. Il ravit leur secret aux cavaliers des pampas; lanceur de lassos infaillible, cavalier infatigable, la peau brunie par le soleil et tannée par les vents, il fut le vrai type de l'aventurier sans peur, toujours disposé à se battre, à se jeter dans le danger, et dont la force ne se laisse fléchir que par une bonne parole et par la douceur.

Vers dix huit ans, quelque chose de plus grave entra dans sa vie. L'innocente passion du dessin était devenue une passion, non plus un plaisir mais un tourment. Il aurait voulu pouvoir mettre sur la toile le tumulte de son coeur comme il avait rêvé de plonger ses regards dans l'azur des mers méridionales.

Il ne blessa pas son superbe idéal par de froides discussions; l'argent, la fatigue ne comptaient pas pour lui, il fallait travailler, passer par d'autres souffrances, d'autres privations, mais arriver au but et réaliser son rêve.

Il abandonna la vie d'aventures, renonça à l'ivresse des grands espaces, et, épris de liberté, vint à Paris pour être peintre.

Le jour, il travaillait aux métiers les plus durs pour pouvoir, le soir, manier de ses doigts tremblants de fatigue, le pinceau, pour pouvoir les jours de liberté, aller au Louvre et regarder, le coeur tour à tour empli de joie ou dévoré de tourments.

Dès qu'il avait quelque argent, l'instinct de sa jeunesse le conduisait sur les routes poudreuses qui menaient à de nouveaux pays.

Il parcourut à pieds la plupart des pays d'Europe et se crut un grand seigneur quand il put parcourir à bicyclette, son bagage sur le guidon, les routes fleuries d'Italie et d'Espagne.

Ces fugues, les nuits à la belle étoile, les bavardages avec les amis que le hasard mettait sur son chemin lui donnaient la force de passer les hivers tranquilles dans le travail et l'effort. Il commençait à se faire connaître quand il trouva un travail moins fatigant. On lui demanda de faire du cinématographe.

Alors, il fut le soldat numide tes temps romains, le cow-boy aux audaces mortelles; il fut, avec ce masque caractéristique qui semble coulé en bronze, l'aventurier qui, dans l'ombre des cinémas, plonge les jeunes filles dans des rêves inouis d'aventures sentimentales.

Ce travail fut le premier pas vers la libération; il avait plus de temps, et, attaché à la "troupe", il voyageait "à l'oeil". C'était le temps ou il laissait un travail qui le passionnait pour aller tourner un film, l'époque ou la nostalgie le poussait à créer des oeuvres de caractère russe, oeuvre dans lesquelles on trouvait sinon l'absolue copie de la vérité du moins toute l'idéalisation amère que jettent sur les choses, le regret aigu et le sentiment de l'éloignement.

Alors, tour à tour, Sam laissa très souvent des écritures avantageuses pour finir un tableau et vit de sa peinture. Son atelier à Montparnasse (dernier nid survivant de la "Bohème" entre la marée montante de l'industrie qui a transformé en usines les ateliers voisins) est comme un

un navire aux flancs bondés de fruits. Il est arrivé parce que, sans discuter, il a suivi son idéal, s'est donné tout lui-même, toujours, imaginant des trucs étranges et pourtant ingénus pour arriver. C'est ainsi qu'un jour, désirant faire de la fresque et n'ayant pas la possibilité de la faire, il fabriqua tout simplement un mur, le mit en corniche et y peignit à fresque la "Maternité", une des plus sympathiques curiosités des derniers Salons. Cette idée, simple en apparence, ne pouvait naître que dans l'esprit d'un homme habitué dans la vie à se débrouiller tout seul.

Tout le monde se souvient d'un certain vendredi où il fit nuit, qui enveloppa d'une étrange atmosphère grise le beau Paris : je le rappelle parce que c'est ce jour là que je visitais l'atelier du peintre. La nuit tomba à quatre heures et me voilà à Montpatnasse, quartier que je connais peu, à la recherche d'un numéro qui n'existe pas. A sa place, je trouve un passage qui mène à une succession de courtils interrompue par les masses claires des usines. Je me dis, en grommelant, que quand on habite un labyrinthe, on devrait envoyer aux visiteurs un plan tèpographique des lieux. C'est tout un village qui se cache, dissimulé derrière le petit passage; une petite femme en coiffe de dentelle va à la fontaine. C'est de la boue, de la fange, je n'y vois rien. Ah ! J'ai mis le pied dans un trou plein d'eau. Accidents !

Une voix ! c'est la sienne ! Je l'appelle au secours et me voici enfin dans l'atelier qui est toute la demeure du peintre. Une lampe à pétrole éclaire assez mal la pièce et donne un aspect fantastique aux figures qui vivent le long des murs. Je passe par des sentiers pratiqués entre les amas de tableaux et regarde :

~~Cette peinture est une vie [illegible] femmes palotennées comme celles qui~~ chantent aux portes des maisons dans les cités chaudes de la mer, tableaux à fonds d'or comme des songes d'enfants solitaires, animaux, chats silencieux qui furent les amis du vagabond, têtes étranges de types qui se rencontrent seulement dans les rues, campements de bohémiens au teint bruni, et, à côté, la note triomphale d'une scène de marché russe. Voilà la fleur que la longue route péservait au nomade : le sourire de l'art.

Et c'est de l'art vrai, original quoique simple, produit d'un esprit solitaire, vrai art qui fleurit sous les grandes mains de Sam Granovski, le meilleur, le plus simple des peintres de Montparnasse, celui qui vous répond tranquillement :

" - Qu'est ce que ma vie peut avoir d'intéressant ? Mais elle est
" idiote ma vie. Pensez donc ! quatre ans pour venir de Moscou à Odessa !

" - Vous êtes heureux ?

" - On n'est pas au monde pour cela ! Et puis, la vie est pleine de
" surprises. Pas besoin de s'en inquiéter, quand moins vous y pensez, voici
" un rayon de soleil, le baiser d'une femme, un rien, une nuit de fêtes.

" - Vous vivez seul, sans famille ?

" - Oh ! J'en ai une et nombreuse ! J'ai huit neveux orphelins, qui,
" avec ma soeur, font neuf têtes. Neuf personnes sur les bras.

" - Et c'est vous qui .....

" - Et qui voulez vous que ce soit. Ils n'ont plus leur papa. Ils
" sont intelligents et beaux. C'est vrai que je ne les ai pas encore vus.
" Ils sont là-bas en Sibérie. "

Les esprits révolutionnaires de la lumière ont vaincu, la flamme vacille jusqu'à mourir. Il faut sortir.

Nous cheminons sans parler vers les quais de la Seine et je considère curieusement cet homme de trente huit ans, à la figure de cavalier antique, qui marche à mon côté. Il sourit, confus comme un garçon qui ne sait pas que dire, et je pense à son âme droite qui a accepté sans plainte et sans pose mélodramatique sa dure destinée.

Dieu lui avait donné une flamme et il ne s'est pas plaint de lui, disant : " Tu m'as donné le feu et rien pour l'alimenter ". Sans discuter, il a cherché son bois et trouvé la fatigue naturelle puisque .... nous ne sommes pas nés pour être heureux.

" - Sam Granowski, vous avez bien servi votre idéal, je voudrais " vous ressembler "

Il se tourne sans répondre pour considérer les rives du fleuve auprès duquel il a dormi aux durs temps de la misère, puis se secoue ému d'une idée et d'une impatience :

" - Excusez-moi, dit-il, j'ai laissé le chat dehors, le noir, " le plus petit; il faut que j'aille lui ouvrir la porte, il fait si " froid ! "

Et il s'en va presque courant, pris d'une crainte anxieuse, pour ouvrir la porte de sa tiède maison à son petit chat, lui, Sam, qui enfant dormait sur la terre nue sans taxer d'injustice le sort, lui qui trouva toujours un morceau de son manteau pour couvrir le chien errant ou une créature humaine plus misérable que lui.

Elle avait raison, la femme qui lui dit un jour :

" - Sam, votre plus belle oeuvre, c'est vous-même "

Et vous, Sam, stupéfait, vous vous regardiez dans la glace et vous murmuriez : "Vraiment je suis beau ? çà, c'est drôle !"

Et c'est pour cette mâle simplicité que parfois, lorsque, fatigués, anéantis, vous rencontrez dans un des cafés de Montparnasse, le Grand Granowski, il vous arrive naturellement de mettre votre main dans la sienne pour sentir couler en vous la simple et saine et pour ainsi dire héroïque conception de la vie qu'il porte en lui, peut-être sans le savoir.

Emilia CARDONA (traduit de l'Italien)

(24)

Granovsky

1 article
1 biography

2 with   3 photos in # 18

PIONEER ART MANIFESTO NO. 1
Sent from A. Cascone Gallery
830 Yonge Street
Toronto, Ontario, Canada

PRINTED MATTER ONLY
BOOK